

PASSÉ SIMPLE

MENSUEL ROMAND D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE

Passé simple
1510 Moudon
079/ 433 44 89
www.passe-simple.ch/index.php

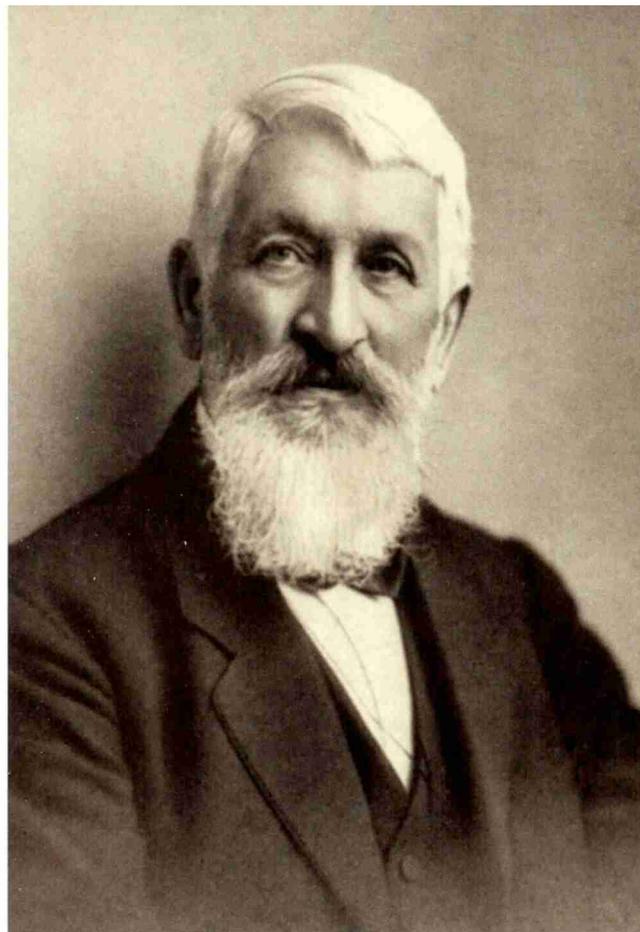
Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse spécialisée
Tirage: 5'000
Parution: 10x/année



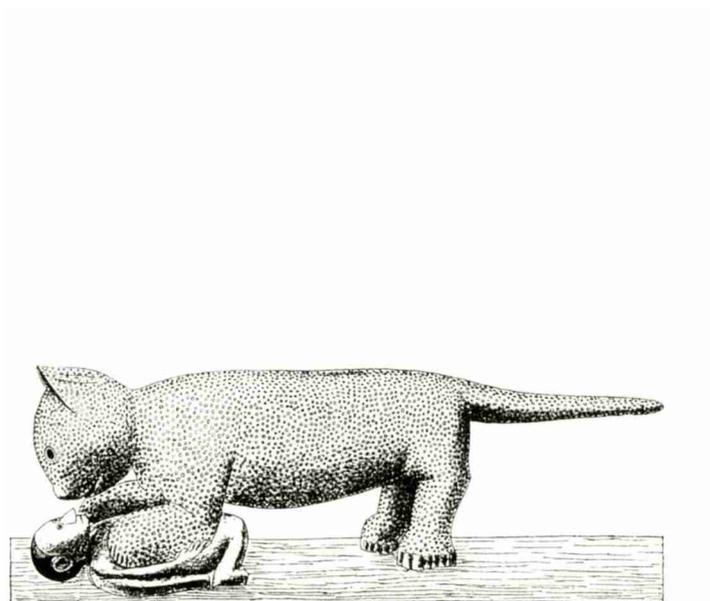
Page: 25
Surface: 139'686 mm²

Ordre: 38017
N° de thème: 038.017

Référence: 79965331
Coupage Page: 1/6



Henri-Alexandre Junod
(1863-1934). *Wikimedia Commons.*



La statue de Mouhlati reproduite dans « Esquisse sur l'art chez les Nègres du Sud de l'Afrique » par Frédéric Christol, missionnaire à Hermon. « *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie* », Tome 13, 1901. *Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel.*



ÉCLAIRAGE

COMMENT UN TIGRE DEVIENT UN LÉOPARD

Neuchâtel conserve la statue d'un léopard dévorant un Anglais. Cette œuvre importée du Mozambique est inspirée d'un accident de chasse survenu en Inde.

En novembre dernier, *Passé simple* a publié un dessin de Frédéric Christol de 1901 reproduisant la statue en bois d'un homme dévoré par un léopard. Le dessinateur le présente comme un «produit de l'art des nègres d'Afrique». Il laisse entendre que c'est une œuvre spontanée et naïve. Il s'agit en réalité d'un travail volontaire et réfléchi. L'artiste africain s'est inspiré d'une œuvre d'art existante, façonnée en Inde un siècle plus tôt et transportée à Londres. Cette étonnante statue sculptée dans l'actuel Mozambique fait partie des collections du Musée d'ethnographie de Neuchâtel.

De retour d'un de ses longs séjours dans la colonie portugaise, le missionnaire et ethnographe Henri-Alexandre Junod, spécialiste du peuple des Ronga (ou Thonga) rapporte cette œuvre en Europe. Il la vend pour 35 francs au Musée en janvier 1899. Ce «léopard (*yingoué*)» a été réalisé vers 1896 et payé une guinée à son auteur dont trois autres pièces entrent en même temps dans les fonds de l'institution neuchâteloise.

Sans figurer parmi les chefs-d'œuvre africains, ce léopard recueille toujours un franc succès auprès du public et, peut-être à cause de son caractère anecdotique, tient la vedette parmi les cartes postales du Musée.

Dans *Mœurs et coutumes des Bantous. La vie d'une tribu sud-africaine*, Henri-Alexandre Junod donne quelques précisions sur cette statue: «Mais le plus bel objet d'art indigène que j'aie jamais vu, c'est un tigre

monumental (ou plutôt une panthère) en train de dévorer un individu, œuvre de Mouhlati, sculpteur des environs de Lourenço Marques (actuellement Maputo).

Cet artiste, qui était très fier de son ouvrage et qui en réclamait un prix assez élevé, prétendait être capable de sculpter tout au monde, des oiseaux, des animaux à quatre pattes, des gens. Il était renommé dans le pays pour son habileté. Rien de naïf comme cette grosse bête tachetée (les taches sont obtenues comme toujours en brûlant le bois avec un fer rouge), plantant ses griffes dans les chairs d'un homme (un Anglais, à ce que m'a dit l'auteur... inspiré de ce groupe!) et le regardant de ses gros yeux ronds pas très symétriques! Par une précaution touchante, ce nouveau Phidias a rendu la moitié postérieure de la queue indépendante du reste de la bête. Un tenon et une mortaise circulaires permettent d'ajuster l'appendice caudal. Ils s'adaptent si bien que le point de jonction est presque invisible. Mouhlati m'a raconté comment l'idée de cette queue démontable lui était venue. Il a songé que, si son œuvre devait jamais être emballée et traverser les mers, on pourrait l'introduire plus aisément dans une caisse. Voilà une pensée qui n'est point d'un sauvage! D'ailleurs l'œuvre elle-même n'eût pas été exécutée s'il n'y avait pas eu de Blancs dans le pays. Évidemment le sculpteur, indolent comme tous ses compatriotes, n'eût pas consacré bien des jours à sculpter une bête pareille pour servir d'amusement à ses enfants. Il s'est dit que son talent pourrait lui rapporter de l'argent et il a exécuté son œuvre, poussé par cette considération très mercantile et non point par amour désintéressé de l'art. Et pourtant je ne crois pas qu'aucune influence étrangère se soit exercée sur sa



conception. Son groupe est absolument original et, à cet égard, il nous révèle jusqu'où peuvent aller les capacités sculpturales des Ba-Ronga!»

L'examen de détail de la pièce montre qu'elle est, au moins en partie, réalisée avec des outils européens, notamment pour la fabrication de la queue amovible – grâce à un assemblage à tenon et mortaise ronde – permettant l'exportation. Mais comment expliquer alors la présence, sous le ventre de l'animal, d'une cavité, forée à coups de mèche et fermée par un couvercle maintenu par un flipot? Junod n'en fait nulle mention. Sauf à supposer un allègement toujours pour la même raison, rien n'indique l'utilité de cette cachette, qui n'a jamais servi et ajoute au mystère.

Le thème a de quoi intriguer. Il est loin d'être original. Sans le savoir, par son hésitation sur l'identité de l'animal et sa précision sur celle de la victime du léopard, Junod désigne l'incident à l'origine de la représentation. Ces indications conduisent à un accident mortel, survenu aux Indes le 22 décembre 1792. Un tigre a tué un soldat anglais au cours d'une chasse au Bengale. Ce fait divers impressionne alors fort le public. De nombreuses reproductions d'un tigre dévorant un jeune homme, notamment en faïence, sont faites au début du XIX^e siècle en Angleterre. La scène est appelée *The Death of Munrow*.

Il faut chercher dans cet épisode tragique l'inspiration d'une sculpture fameuse appartenant à Tippoo, le sultan du Mysore au sud de l'Inde (1782-1799). Son emblème

est précisément un tigre. Il est allié des Français et donc ennemi des Britanniques. Presque de grandeur nature, l'animal déchire une figure prostrée que la couleur des vêtements désigne comme un Anglais. Le boîtier en bois renferme un orgue mécanique, probablement de facture française. Il compte 36 tuyaux qui peuvent être actionnés au moyen de 18 boutons d'ivoire. En tournant la manivelle sur le côté, le bras de l'homme se soulève de haut en bas et les gémissements du mourant se font entendre. Instrument de musique, l'objet est ainsi également porteur de symboles.

Cette statue indienne fait partie du butin que les Britanniques ramènent après la prise de la capitale du sultan Tippoo, Seringapatam, en 1799. Expédiée à Londres, où elle arrive en 1800, elle est envoyée à l'East India House, siège de la Compagnie des



Mouhlati, *Léopard dévorant un Anglais*, vers 1896, bois, pyrogravure, 32 x 121 cm (queue comprise) x 21,5 cm, poids 14,150 kg.
Musée d'ethnographie de Neuchâtel.

Indes orientales, où elle connaît un succès populaire prodigieux. Elle se trouve désormais au Victoria and Albert Museum à Londres.

Il y a ainsi tout lieu de penser que, par des voies inconnues, des images de cette œuvre ont circulé jusque sur la côte est de l'Afrique. Un siècle plus tard, cela explique que Mouhlati précise l'identité anglaise de la victime de son léopard.

Roland Kaehr

Pour en savoir davantage :

Anne Buddle, Pauline Rothagi et Iain Gordon Brown,
The tiger and the thistle. Tipu Sultan and the Scots in India, 1760-1800, Édimbourg, 1999.

Henri A. Junod, *Mœurs et coutumes des Bantous. La vie*



d'une tribu sud-africaine, deux volumes, Paris, 1936.



L'œuvre indienne qui a inspiré la sculpture de Mouhlati. *Tigre dévorant un Anglais*, œuvre exposée au Victoria and Albert Museum de Londres. Le *Tippoo's Tiger* a été réalisé à Seringapatam, Mysore, vers 1795. 71,2 x 178 cm. *Victoria and Albert Museum, London*.